

pourquoi notre corporation municipale a jugé à propos de taxer et cotiser nos maisons d'écoles : ce sont des propriétés publiques, pour l'entretien desquelles les propriétés privées sont taxées. Comment la corporation peut-elle avoir droit de cotiser et taxer des propriétés qui appartiennent au public de Montréal, aussi bien que l'Hôtel-de-Ville et le marché Bonsecours, et les églises de la ville? L'argent que l'on enlève, par ce moyen, à la bourse de l'instruction dans notre ville serait bien mieux employé à promouvoir les progrès intellectuels parmi la population pauvre de la ville, qu'à faire et défaire les canaux des rues. L'instruction peut se répandre sous tant de formes différentes!

Le maintien de notre école polytechnique coûte \$7,397.25, dont \$3,000.00 fournies par le gouvernement de Québec. Les élèves de l'école ont donné \$331.50, de sorte qu'en déduisant ces deux sommes du montant de \$7,397.25, il reste une balance de \$4,065.75 que nous avons payée pour l'entretien de l'école polytechnique. La ville devra faire des sacrifices pour assurer l'existence à cette école, qui peut rendre de grands services au pays, si elle continue à être bien dirigée et confiée à des instituteurs savants et habiles.

La commission a payé pour achat de mobilier pour les diverses écoles, une somme de \$2,613.64, et pour la construction des bâtisses, achat de biens-fonds, etc., etc., \$102,373.23, dont \$19,481.60 pour les terrains.

Les écoles sous le contrôle des commissaires comptent 149 professeurs et 6,405 élèves.

L'actif de la commission des écoles catholiques de Montréal se compose de

de	\$186,793.49
Pour des terrains, de	264,009.31
Pour des bâtisses, de	37,862.79
Pour mobiliers, de	4,672.32
Pour bibliothèques, de	1,235.28
Pour linges, etc., de	400.00
En obligations, par argent en main	17,240.53

Faisant en tout un total de \$539,972.67 En y comprenant les \$27,758.34 du fonds d'amortissement.

Le passif est de \$400,031.92, laissant un surplus de \$139,940.75.

Comme les surplus sont rares dans ces années de désastres, nous constatons celui-ci avec bonheur, et souhaitons qu'il augmente toujours afin de fournir à la commission des écoles le moyen de faire, parmi la population de cette cité, tout le bien qu'elle peut faire et qu'elle veut faire.

FABREN VANASSE.

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

Poésies complètes d'Alfred de Vigny

Alfred de Vigny commença en même temps sa carrière d'armes et sa carrière littéraire. Il fut à la fois poète et soldat. Sous l'armure rigide du guerrier battait un noble cœur, pensait un grand esprit. Porté naturellement vers les hautes sphères de la pensée, il a donné le rare exemple d'un homme combattant pour son drapeau et trouvant toujours, lorsque se dissipait la fumée des batailles, sa muse fidèle près de lui. Après n'avoir eu toute la journée qu'une pensée : sauver la France, le soir, rentré dans sa tente, il laissait parler sa muse et sauvait son nom de l'oubli. Pendant que ses compagnons d'armes se racontaient à l'envi les traits de bravoure qui les avaient mis à l'honneur du jour, de Vigny, ce jeune officier si ardent dans la bataille, devenait songeur, et son esprit, planant au-dessus des vaines disputes pour lesquelles il combattait si vaillamment, se reportait vers quelque scène antique et évoquait dans le silence de sa tente l'ombre d'Éloa.

Les poésies de de Vigny ont un caractère tout particulier. C'est un genre à part que lui seul a cultivé sans avoir eu de disciples. Sa poésie est grande, noble, mais froide. Ce n'est pas le coup de pinceau vivifiant du peintre, c'est une belle statue de marbre. Elle n'a pas les chaudes couleurs du vers de Musset, l'éclat de la

strophe de Hugo, l'harmonie mélancolique des chants divins de Lamartine. Le chantre d'Éloa s'est créé, à côté de ces trois grands poètes, une place marquée. Il n'est le disciple de personne. Son genre, il l'a inventé, et sans le pousser à la perfection, il n'a pu cependant avoir des imitateurs. C'est que sa poésie sort complètement du cadre de la littérature moderne, et ne se rattache en rien aux traditions des derniers siècles. Le trouble, le malaise de l'époque se retrouvent dans presque tous les ouvrages littéraires de ce temps. De Vigny, grâce à la trempe de son esprit, a échappé à la contagion. Sa poésie, élevée et froide au milieu de tant d'agitations et de secousses, semble ignorer les événements qui bouleversent les empires, brisent les constitutions et confondent les esprits. Comme s'il dédaignait l'époque où il vit, il a d'abord cherché de préférence ses sujets dans l'antiquité.

Son livre est divisé en quatre parties. Le livre mystique, le livre antique, le livre moderne et les destinées, et œuvres posthumes. De Vigny a écrit le premier et le second livre dans toute la vigueur de son talent. Il se peut aussi que les sujets choisis fussent plus en harmonie avec le caractère de sa muse, et que cette dernière, se trouvant dans l'élément qui lui convenait, ait pu avoir, à cause de cela, de si magnifiques coups d'aile.

Le principal morceau du livre mystique est sans contredit *Éloa*. Dans ce joyau littéraire, rien ne remue le cœur, rien ne l'altère par des épanchements vrais; mais voyez le charme de la poésie, voyez l'habileté du poète: cette pièce, malgré sa froideur, charme le lecteur, car la pensée du poète, son génie poétique se révèle en vers magnifiques, sinon en traits éblouissants :

L'éther à ses degrés d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le chaos commence.
Sûr qu'un ange a fui l'azur illimité,
Compole de saphirs qu'emplit la Trinité.
Il trouve un air moins pur : là passent des nuages,
Là tourment des vapeurs, serpent des orages,
Comme une garde agile et dont la profondeur
De l'air que Dieu respire étend pour nous l'ardeur.
Mais après nos soleils et sous nos atmosphères
Où, dans le cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur et sillonné.
Par un noir tourbillon lentement entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue.
Sous elle est le chaos et la nuit inconnue.
Et lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.

C'est ainsi que l'esprit du poète entrevoit l'immensité.

Le chant troisième du même poème commence par des vers admirables :

D'où venez-vous, Pudeur, noble érainte, ô mystère!
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre.
Fleur de ses premiers jours qui germe parmi nous.
Rose du Paradis! Pudeur, d'où venez-vous!
Vous pouvez seule encore remplacer l'innocence.
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance.
Au charme des vertus votre charme est égal.
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal :
D'un chaste, violement votre sein se décore :
Eve avant le serpent n'en avait pas encore :
Et si le voile pur ornait votre maintien,
C'est un voile toujours, et le crime a le sien.

Dans le livre moderne, l'auteur, quoique conservant sa manière, donne à sa muse des sujets plus modernes. *Le malheur*, entre autre, est une pièce très-bien touchée :

Suivi du soleil impie,
A travers les piles cités,
Le malheur rôde, il nous épie,
Près de nos seuils épouvantés.
Malheur ! où ! quel jour favorable
De ta rage sera vainqueur ?
Quelle main forte et secourable
Pourra l'arracher de mon cœur.
Et dans cette fournaise ardente
Pour moi noblement imprudent,
N'hésitant pas à se plonger,
Va chercher dans la flamme,
Avec force y saisir mon âme
Et l'emporter loin du danger.

C'est cette pièce où de Vigny laisse plus sentir le mal du siècle. L'influence de l'époque était tellement grande, que ce ferme esprit faillit quelquefois y succomber. Mais à peine au bord de l'abîme, sa muse, d'un coup d'aile, remonte vers les régions élevées.

La quatrième partie ne vaut pas les autres. Son talent avait alors fait son plus grand effort. C'est en vain que l'on cherche dans les dernières productions l'élevation d'idées qu'on trouve dans *Éloa*. Dans les poèmes philosophiques, les belles pensées sont plus rares, et le style n'a pas la pureté d'autrefois. Cependant, le poète se reconnaît encore.

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime,
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés :
Je veux en ce miroir me connaître moi-même.
Juget toujours nouveaux de nos travaux passés !
Flots d'amis renaissants ! Puissent nos destinées
Vous amener à moi de dix en dix années.
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

Le dernier vœu de de Vigny se réalisera-t-il ? Je l'espère. Lorsque la littérature trop entraînée aura fait son temps, l'intelligence, trop ballotée par les antithèses sans fin de Hugo, aimera à se reposer sur la figure noble et calme d'Éloa. Ce morceau restera, quel que soit le sort de la littérature du dix-neuvième siècle ! C'est en lisant ce chef-d'œuvre que la jeune postérité dont il parle dira que de Vigny fut, non pas un maître brillant dans l'art, mais un chercheur profond et constant de l'idéal.

SAINT-JULIEN.

DINER À LA PRESSE

Mardi, le 2 avril courant, Son Honneur le Maire de Montréal faisait aux membres de la Presse de cette ville les honneurs d'un dîner intime au *City Club*. Une cordialité expansive, l'entrain le plus joyeux ne cessèrent d'animer les convives. Les représentants de la presse étaient MM. James Harper et R. S. White, de la *Gazette*; F. J. Hamilton, du *Jester*; Hector Berthelot, de la *Minerve*; J. H. Browning, du *Herald*; Homier, du *National*; W. Jarvis, du *Witness*; J. A. Phelan, du *Star*, et A. B. Longpré, de *L'Opinion Publique*.

On assure que c'est le premier témoignage d'estime de ce genre offert à la presse par un maire de Montréal.

Le *Figaro*, de Paris, journal légitimiste, publié par une société d'actionnaires, a soumis à l'assemblée annuelle convoquée le 21 mars dernier, l'état de ses opérations financières pour l'exercice de 1877. Ses recettes ont été de 4,604,104 francs, ses dépenses de 3,335,865 francs. Bénéfice net : 1,268,239 francs, produit par un tirage de 72,000 exemplaires par jour.

L'Opinion Publique n'a pas encore atteint ce résultat désirable. Peut-être y parviendra-t-elle dans deux ou trois cents ans. Parbleu ! Paris ne s'est pas bâti en un jour.

NÉCROLOGIES

Nous apprenons avec tristesse la douloureuse nouvelle de la mort de la sœur de notre ami et collaborateur, M. Faucher de Saint-Maurice. Née le 6 décembre 1845, mademoiselle Marie-Henriette-Constantine-Augusta Faucher de Saint-Maurice est décédée à Québec, le 19 mars courant, à l'âge de trente-deux ans et trois mois.

Après avoir reçu chez les dames Ursulines de Québec l'éducation distinguée qu'on y sait donner aux jeunes personnes, elle fut pendant plusieurs années l'un des ornements de la société québécoise. Tous ceux qui ont connu mademoiselle Faucher de Saint-Maurice se rappelleront toujours sa figure sympathique et son exquise urbanité. Elle avait à la fois cette grâce aimable qui émane du cœur et cet enjouement de bon goût qui procède d'un esprit vif et délicat. Depuis quelques années, frappée dans ses affections les plus tendres par la perte successive de trois frères et de deux sœurs chéris, elle avait laissé le monde pour se faire l'ange de sa famille. Passant ses nuits et ses jours au chevet de ses chers malades, elle a poussé pour eux le dévouement à l'extrême, et contracté, dans les fatigues et les larmes, le germe de la maladie qui vient de l'emporter. C'est alors que, douloureusement repliée sur elle-même, elle a formulé ses tristesses et ses espérances de chrétienne dans un journal remarquable qui sera peut-être publié par la suite. Avec le talent d'un écrivain, elle avait ces élans de foi vive qui élèvent aux grandes pensées. Détachée depuis longtemps de la terre dont elle avait appris à connaître toutes les misères, elle s'est endormie dans le repos des élus, souriant au ciel et prononçant le saint nom de la Vierge, pour laquelle elle avait toujours eu le culte le plus fervent.

Nous nous empressons d'offrir à sa famille éplorée l'expression de notre plus vive sympathie.

Nous avons le sincère regret d'apprendre la mort de M. L.-P. Turcotte, assistant-bibliothécaire à l'Assemblée législative. M. Turcotte a succombé jeudi soir, le 4 courant, à une attaque de paralysie dont il souffrait depuis deux jours.

C'était un garçon des plus estimables et doué des plus solides qualités du cœur et de l'esprit. Il avait l'amour du travail, patient, constant et fructueux du statisticien : c'était un chercheur infatigable, un tempérament de bénédictin. Il avait acquis une juste réputation dans notre monde littéraire, et il a rendu de grands services à son pays, à l'éducation et à notre histoire, par la publication de plusieurs ouvrages historiques, biographiques, etc.

Il était membre de la Société Littéraire et Historique, et président de l'Institut-Canadien de Québec.

Nous avons de lui plusieurs conférences remplies de renseignements historiques de valeur, qu'il a recueillis dans les manuscrits poudreux et les vieux bouquins qu'il aimait tant à déchiffrer pour découvrir la vérité sur tel ou tel point de notre histoire.

Il laisse une mémoire enviable, un nom honoré et respecté de tous.

C'est là au moins une grande consolation pour ceux que sa mort soudaine touche de près; nous leur offrons nos sympathies.

EXPÉRIENCES SUR LE TÉLÉPHONE

M. Antoine Bréguet a voulu se rendre compte de l'influence que l'épaisseur de la plaque de fer doux pouvait exercer sur la réception des sons par le téléphone Bell. Il a été conduit à essayer des plaques de plus en plus épaisses, et il s'est aperçu bientôt que leur épaisseur n'avait, pour ainsi dire, pas de limites, car il a réussi à entendre les sons provenant d'un téléphone éloigné, à travers des épaisseurs de fer de 15 centimètres et plus.

M. Bréguet, ayant étudié le mode de fonctionnement de l'appareil, a été conduit à réaliser la curieuse expérience de mettre plusieurs personnes en rapport avec un même téléphone. Nous laissons la parole à l'auteur : " Pour réaliser cette expérience, je me suis servi, dit-il, du jouet d'enfant bien connu appelé téléphone à ficelle. J'ai pris pour point d'attache de la ficelle un point quelconque du téléphone Bell, et j'ai pu correspondre facilement en me servant du cornet à membrane de parchemin, avec une personne se servant d'un téléphone Bell.

" On conçoit qu'en reliant ainsi à des points quelconques d'un téléphone Belle, un certain nombre de cornets à ficelle, un nombre égal de personnes pourra entendre, comme une seule personne pouvait le faire jusqu'ici, ce qui se dit dans l'appareil Bell transmetteur ou dans des cornets à ficelle solidaires avec lui.

" Afin de rendre le téléphone à ficelle plus pratique qu'il ne l'était, j'ai cherché à lui donner la possibilité de subir des supports, afin de soutenir de place en place une grande longueur de fil en ligne droite, et aussi afin de pouvoir faire tracer des angles au fil.

" J'ai atteint ce but avec facilité en fixant au centre d'une membrane de parchemin le sommet des angles par deux ou plusieurs ficelles. Le son porté par l'une d'elles se propage alors dans toutes les autres.

" Si l'on fait passer la ficelle à travers les centres des membranes, celles-ci serviront de supports pour les longues portées rectilignes; je crois m'être rencontré avec M. Lartigue pour cette dernière disposition.

" J'ai aussi employé, dit en terminant M. A. Bréguet, de véritables relais pour atteindre au même but, en faisant aboutir les fils à des membranes qui fermaient les deux ouvertures d'un cylindre de laiton. Ce cylindre joue le rôle d'un tube acoustique ordinaire. Sa forme peut être quelconque, on peut donc ainsi réaliser également des supports et franchir des angles."